

La héronnière - Lise Tremblay

Laurence Côté-Fournier

Number 80, Spring 2020

Les 20 meilleurs romans québécois du nouveau siècle

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/93691ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

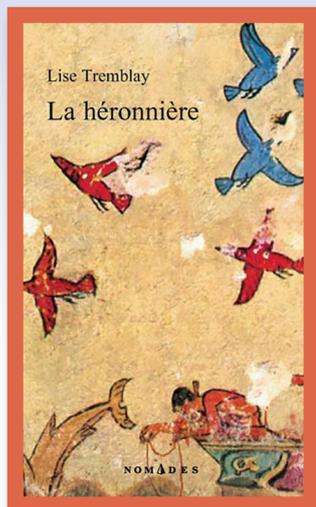
1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Côté-Fournier, L. (2020). La héronnière - Lise Tremblay. *L'Inconvénient*, (80), 9–9.



La héronnière

Lise Tremblay

Son mari l'a avertie : entre eux et les habitants du village où ils possèdent une résidence secondaire, « le lien est économique et tout le reste n'est qu'une sinistre mascarade ». La narratrice de la nouvelle « Élisabeth a menti » refuse tout d'abord de prêter foi aux propos cyniques de sa douce moitié. Elle a d'ailleurs le sentiment de vivre une amitié réelle avec Élisabeth, une villageoise qui, de manière quelque peu suspecte, ne fréquente que des gens venus de la ville. La suite, évidemment, donnera raison à son mari : quand la narratrice ose dénoncer le comportement odieux de chasseurs locaux à une agente de la faune, risquant du même coup de causer du tort à des pourvoiries environnantes, Élisabeth montre son vrai visage. L'amitié ne survit pas à la menace que représente la citadine. Si l'on témoigne encore de la politesse à la narratrice, c'est surtout par peur qu'elle ne cesse de fréquenter les commerces du village.

Au cours des années 2000, on a beaucoup parlé de l'exploration nouvelle du territoire par de jeunes romanciers, de cette réappropriation des régions par la littérature qui contrebalançait la présence obsédante de Montréal dans le discours. Ces livres (d'*Arvida* à *La bête creuse*, en passant par *Borealiu tremens* et *Le poids de la neige*) s'inscrivaient dans une mythologisation de l'espace québécois, laquelle a généralement été le fruit d'hommes qui pouvaient projeter dans ce monde de défricheurs et de coureurs des bois des images plus inspirantes que ne l'auraient fait des femmes (quelle fille a envie d'être Maria Chapdelaine de nos jours ?). Lise Tremblay, elle, a opté pour un réalisme sociologique qui exclut toute grandiloquence. Nous sommes à la campagne, certes, mais dans l'univers des clubs de motoneige davantage que dans celui des disciples de Thoreau.

Les cinq nouvelles du recueil ne sont pas toujours tendres envers ce que, dans la métropole, on baptise génériquement « les régions ». Les silences qui facilitent les actes criminels, le manque de goût

flagrant dans les demeures, les habitudes perpétuées comme des dogmes : Tremblay montre du doigt les petites laideurs de ces vies. Quiconque n'est pas du village est un « étranger » ; or l'air vient vite à manquer dans ce lieu qui périclité et se referme sur lui-même. Les femmes, d'ailleurs, finissent toutes par rompre brutalement avec cette existence monotone pour refaire leur vie avec un autre homme ou dans un autre lieu. Les portraits sonnent juste, sans véhiculer les habituels clichés sur la campagne, de ceux qui se perdent en louanges (ah, les bienfaits de la marche en forêt !) ou témoignent d'un mépris facile.

Mais Tremblay, écrivaine et enseignante, n'ignore pas d'où elle parle : elle sait ce qu'on pense à la campagne des gens de la ville, de leurs rituels alambiqués, de leur sensibilité mal placée. En examinant les relations que citadins et villageois entretiennent, elle ne manque pas de faire son propre examen de conscience. Alors qu'aujourd'hui le Québec semble de plus en plus divisé, sa métropole faisant figure d'exception politique et culturelle, on constate que *La héronnière*, en 2003, racontait déjà la difficulté d'un dialogue entre gens aux codes différents et aux avenir bien distincts. Ce n'est pas le livre de la grande réconciliation, malgré toute l'empathie que l'on éprouve pour des personnages qui se démènent comme ils le peuvent dans un univers aux possibilités limitées. Les nouvelles se terminent souvent sur une note désenchantée. Mais la simplicité de la langue, qui est la même aussi bien chez le chasseur que chez l'universitaire, égalise aussi les perspectives. Tous ont droit à une vie intérieure riche, aux mots pour se dire. Cela ne suffira peut-être pas à sauver le village, qui se meurt lentement, mais cela nous permet de saisir la complexité des relations et des mœurs cachées derrière les façades opaques et les silences virils. ■

Laurence Côté-Fournier